

La vie à Sainte-Catherine

pendant la 1^{ère} guerre mondiale



Marthe Pocho devant son épicerie

Les soldats de Sainte-Catherine morts au combat



Jean Bajoux



Victor Boulnois



Robert Cresson



Alphonse Delannoy



Paul Delassus



Edmond Ducatel



Melchior Ducatez



Fidèle Gorlier



François Hemery



Georges Mehay

Source :
Journal de la guerre à Sainte-Catherine,
1914-1915

C'est sous ce titre qu'a été publié après la guerre, l'ensemble des articles rédigés par l'Abbé Jean-Marie Laroche du 17 août 1914 au 31 juillet 1915, date de l'évacuation totale de la population. Il s'y ajoute, une description durant l'été 1916 de ce qui était devenu un village fantôme, vide de ses habitants jusqu'à leur retour.



L'auteur : L'Abbé Laroche (1886-1957), issu d'une famille engagée dans la presse catholique régionale : le *Courrier du Pas de Calais* est curé de Sainte-Catherine de 1910 à 1922. Mobilisé comme infirmier à Boulogne sur Mer, il quitte sa paroisse le 1^{er} août 1915. Homme d'action et de communication, il jouera un rôle actif dans la reconstruction du village, sera nommé aumônier de l'hôpital St Jean en 1922 et participera en 1928, à la création du syndicat d'initiative d'Arras, avant de remplir des fonctions de responsabilités à Paris qui lui vaudront la Légion d'Honneur.

Un document unique

Ce journal est une source documentaire rare par sa valeur de témoignage direct. Jour après jour, l'auteur décrit la vie des habitants bouleversée par la guerre, dans un langage clair, dans le style de son époque.

Sainte-Catherine est devenu un village de « l'arrière » par rapport aux zones de combat, où cohabitent habitants et soldats de toutes origines. L'été 1915, la population doit quitter les lieux.

Ce bulletin paroissial (réparti en 35 fascicules) va servir de bulletin de liaison pour les 400 familles dispersées, au total, dans 200 communes, un peu partout en France, principalement dans le Nord et la Picardie, à Paris, mais aussi en Bretagne et jusqu'en Dordogne.

[Jean Marie LAROCHE]



Journal
de la
Guerre
à
Sainte-Catherine
lez-Arras

Outre 8 pages de texte, la couverture contient au recto les avis d'état-civil (principalement des décès) et au verso, les mises à jour, des adresses, à l'exception des militaires.

Le ton est tantôt grave, tantôt volontairement léger et humoristique, pour garder le moral coûte que coûte... L'auteur prend le parti de la dérision, tout en gardant comme il convient la fibre patriotique.

A V I S

Pendant les dix mois que j'ai passés à Sainte-Catherine, sous les « marmites », on a fait courir le bruit de ma mort. A la grande satisfaction de mes amis, il n'en était rien. On a même répandu le bruit que j'avais été fusillé. Au grand désappointement de ceux qui auraient pu s'en réjouir, il n'en est rien. Je tiens cependant à faire savoir ici que le mort ou le fusillé se porte bien. Qu'on se le dise !
Jean-Marie Laroche

1ère partie : Août - Septembre 1914 la confusion

Lundi 17 août, bon accueil des habitants aux soldats français
« Vers midi, 2000 hommes du 22^{ème} territorial viennent loger à Sainte-Catherine et on passe l'après-midi à faire connaissance et à les soigner. Je crois qu'ils ne se sont guère plaints de notre réception. »

Mercredi 19 août, l'effervescence

« Dès 3h30, Sainte-Catherine est en mouvement. Les habitants peu habillés et non lavés sont sur leur porte ; les soldats vont et viennent, hâtant les préparatifs. Les chefs circulent et donnent des ordres. Un piquet s'installe devant la maison de Melle L. Plouvier et les clairons sonnent « au drapeau ». L'étendard, salué par la foule, apparaît porté par un lieutenant... vers 5h. Voici encore des soldats : 250 infirmiers dont 27 prêtres, que nous logeons à la salle des fêtes. Parmi eux, signalons, l'aumônier militaire divisionnaire en culotte d'officier, bottes et éperons, soutane et petit calot de capitaine. »

Dimanche 6 septembre, émoi provoqué par l'occupation allemande. Les habitants ne peuvent plus circuler librement. Les sentinelles allemandes, en haut de la côte, ont pour mission d'empêcher les mobilisables de quitter Arras.

« Notre petite commune paraît en deuil : dans les rues, peu de passants. On circule lorsque c'est nécessaire et on se heurte aux sentinelles allemandes qui demandent et vérifient les « laissez-passer ».

Vendredi 25 septembre, départ précipité des soldats Allemands, soulagement des villageois, mais quand les Allemands sont délogés, le front se dessine alors sur le plateau, au niveau de Vimy et de Thélus. Sainte-Catherine devient alors une base arrière.

Le drapeau de la Croix Rouge flotte au sommet du pigeonnier de l'antique ferme de La Falecque*, tandis que la salle des fêtes du patronage devient un hôpital de fortune pour les soldats blessés et un refuge pour un certain nombre de civils évacués des caves d'Arras.

* pigeonnier à l'entrée de la Pescherie

2ème partie : Octobre - Décembre 1914

la guerre s'installe

Vendredi 2 octobre

« On s'est éveillé dans le vacarme et dans le vacarme s'est passée la journée. Allant et venant en ordre, serrés, passent les soldats à pied, à cheval, en voiture, en auto. »

Je note les régiments au passage : 26ème dragons, 19ème cuirassiers, 2ème cuirassiers, 42ème d'artillerie, un général et son état-major, 32ème dragons, 1er cuirassier, 8ème dragons, un groupe de gendarmes, 28ème dragons, 6ème cuirassiers, 12ème hussards, 3ème d'artillerie, un convoi de ravitaillement, 54ème d'artillerie, 3ème hussards, 8ème hussards, 2ème dragons, voici le 3ème hussards qui revient sur ses pas puis dans l'autre sens, se suivant sans interruption : des gendarmes, le 16ème dragons, un convoi de mitrailleuses à dos de mulets, le 159ème chasseurs alpins, le 30ème dragons, vingt autobus avec des soldats, un immenses canon sur auto, 12 voitures d'ambulance, des gouviers, une auto mitrailleuse, une compagnie de cyclistes.... »*

« Aux environs, on se bat partout : à Vimy, à Thélus, à Tilloy, à Mercatel, à Neuville-Vitasse, et, du haut de la côte, on suit les opérations parfaitement. Le soir, on loge le 2ème cuirassiers. »

Samedi 3 octobre

« Chez nous, les blessés sont nombreux : il en est arrivé cette nuit 140 ; les uns en automobiles, les autres péniblement à pied ; les habitants de Sainte-Catherine rivalisent de bonne volonté, de dévouement, de générosité pour les soigner. »

* cavalier ou fantassin faisant partie d'un goum (formation militaire supplétive qui était recrutée en Afrique du Nord et en Afrique noire parmi les autochtones)

Mardi 6 octobre

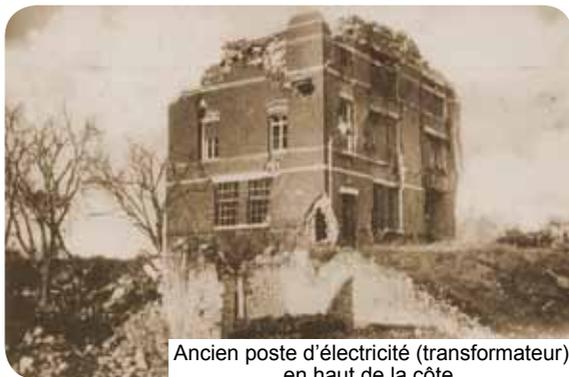
« Pas un habitant dans les rues, chacun se cache au plus profond de sa demeure, Rue de Lille*, les maisons de MM. Tetin et Maréchal forment un foyer immense dont la fumée monte noire dans le ciel. »

« Le Général Barbot installe le quartier général de la 77^{ème} division à la mairie de Sainte-Catherine, cela se fait le soir, à la lueur de la ville qui brûle.»

Jeudi 22 octobre

« Dans la soirée, des petits obus de 77 repèrent le poste transformateur d'électricité qui se trouve en haut de la côte de Sainte-Catherine.

C'est mauvais signe.
Qui vivra, verra ! »



Ancien poste d'électricité (transformateur) en haut de la côte.

Vendredi 23 octobre

« Ce que j'ai prévu hier soir arrive. Dès les premières heures de la journée, des obus de 105 tombent en haut de la côte. Les maisons de MM Lenain, Vaillant et Cailleret sont touchées par la 1^{ère} « marmite »**, mais heureusement, il n'y a pas eu de blessés. On se sauve en hâte, sans vêtement, vers le centre du village.

Là, l'épouvante règne, le bombardement continue régulier.

Dans l'après-midi, un obus tombe sur un canon de ravitaillement, rue de Villers, près de la grille du séminaire qui est défoncée. Le soldat Ponton, du 6^{ème} d'artillerie est tué avec les 6 chevaux de l'équipage. Dans la soirée, on l'enterre près de l'église paroissiale. Il est impossible, en effet, maintenant de monter au cimetière communal, toute la partie élevée de Sainte-Catherine est devenue inhabitable. »

* actuellement route de Lens

** obus

Samedi 24 octobre

« Sans discontinuer, les obus de 105* tombent avec un fracas épouvantable sur les routes de Lille et de Béthune, comme sur le poste transformateur d'électricité. »



Lundi 26 octobre

« Le bombardement continue toujours contre ce transformateur d'électricité. De deux minutes en deux minutes, les obus de 210 tombent, souvent dans les jardins et les champs, quelquefois sur le bâtiment en ciment armé qui résiste.

Les éclats s'envolent et s'éparpillent sur nos toits et dans les rues.

A 2 heures de l'après-midi, dans le jardin du séminaire*, près du Lieutenant Weiss, on enterre le Commandant Besson, du 57^{ème} bataillon de chasseurs. Il a été tué net, hier, par une balle ennemie.

Après les prières de l'église, le Général Barbot dit quelques mots brefs, mais émus ; le nouveau Commandant jure sur la tombe de son prédécesseur de venger sa mort et chaque compagnie défile en déposant une couronne, pendant qu'à l'autre extrémité du jardin, les 210 tombent avec fracas, en projetant dans l'espace un nuage d'éclats, de cailloux, de terre et de fumée.



Nous nous rendons ensuite au cimetière provisoire pour y enterrer le soldat Blachères, du 57^{ème} bataillon de chasseurs. Les obus continuent de tomber toute la journée.»

* La Charmille

Dimanche 8 novembre

Un épisode tragique : l'exécution pour l'exemple d'un déserteur du 33^{ème} régiment d'infanterie d'Arras (dirigé alors par le Colonel Pétain) n'est pas mentionnée dans le journal de l'Abbé Laroche. Par contre, il relate, le retour dans la commune du boulanger, du charcutier et d'un dentiste, dont il se félicite.

Lundi 7 décembre 1914

« Depuis longtemps, les zouaves étaient calmes, mais ce soir, ils attaquent soigneusement. On fusille, on canonne, on refusille, on charge à la baïonnette sous la mitraille. Une tranchée est prise, on fouille des cadavres pour rapporter des documents intéressants, puis on revient chez soi reprendre sa place et attendre avec calme la contre-attaque. »

Mardi 8 décembre 1914

« Mais hélas, ce matin, un grand nombre d'éclopés descendent la côte. Ce spectacle est pour tous, triste. Sur les vêtements déchirés, de la boue et du sang : la pluie qui tombe fait couler goutte à goutte sur le sol, un mélange innommable...»

Jeudi 10 décembre 1914

« Ne parlons plus de choses tristes, parlons de théâtre, voulez-vous ? Il y a en effet, à Sainte-Catherine, comédies, chansonnettes et concerts, deux fois par semaine. Cela se passe dans la grande salle du séminaire à l'emplacement de la Charmille. L'orchestre (un violon et un piano) est installé devant une humble estrade formée de 2 tables. La salle est comble, l'entrée est gratuite...

...On s'amuse énormément car les artistes sont bons. De temps en temps, on entend le sifflement aigu de marmite, suivi aussitôt d'un formidable coup sur la grosse caisse du régiment. En un ensemble parfait, les acteurs se précipitent à plat ventre, simulant la plus grosse frayeur. Pour terminer le spectacle, la Marseillaise est chantée en chœur par toute la salle ! »

La volonté de survie est, semble-t-il, à la hauteur de la tragédie vécue au quotidien.

Mardi 15 décembre 1914

Leur maison détruite, les habitants vont vivre dans les caves....



« A certains jours où les bombardements sont un peu plus intenses, on rencontre dans le centre de Sainte-Catherine, des gens portant avec eux des paillasses, des bottes de paille, des couvertures, des vivres.

C'est un véritable déménagement : tous vont vers les caves de la Malterie près des écoles, considérées comme le refuge plus sûr contre les obus boches. »*



Vue d'en haut : une vie souterraine se met en place d'où l'expression « les décavés »

* à l'emplacement actuel des Terrasses de Brunehaut

3ème partie : Janvier - Août 1915, un déluge d'obus jusque l'évacuation

Le récit est émaillé, au fil des jours, des noms de personnes décédées sur place, soldats mortellement blessés, de retour du front, et habitants de Sainte-Catherine tués par les bombardements. La trop petite église ne désemplit pas, jusqu'au 6 juin 1915, jour « où le choeur n'est plus qu'un amas de pierres et de plâtras ».

- **un climat de peur entretenu par les rumeurs permanentes.**

Lundi 15 février 1915

« En ville, et dans notre quartier de la Croix de Grès, les précautions les plus munitieuses sont prises. Les habitants doivent chercher des abris solides ou rester dans les rues. Puis on s'arme de patience pour attendre l'explosion : c'est long, très long ; cela semble interminable !

Enfin, à 10 heures, la consigne est levée. Mais, avant de se coucher, on discute car d'aucuns émettent la prétention de n'avoir rien entendu et d'autres affirment que la détonation était formidable. Puis viennent les détails sur les ailes de la rumeur publique ».

Mardi 16 février 1915

« Renseignements pris, il paraît que les Allemands, prévenus à temps, avaient évacué hier soir la briqueterie de Beaurains : ce matin, à la même place, on les voyait ironiques et moqueurs.

Partant recommencent les histoires d'espions, avec la menace vingt fois renouvelée d'évacuer Arras.

Mais que complotte-t-on encore ce soir ? Est-ce une nouvelle mine qui va sauter ? La manoeuvre d'hier recommence-t-elle ? Les soldats forcent à nouveau les habitants de la Croix de Grès à sortir de leurs maisons et à se cacher.

L'oreille aux écoutes ne perçoit pas la moindre détonation !

Vers onze heures, on nous rend la liberté en expliquant que celui qui a transmis l'ordre s'est trompé de date : c'était hier que la briqueterie devait être réduite en miettes, et hier.... est passé/ On se moque pas mieux des gens ; c'est le mardi-gras, et il faut rire un peu. »

Chaque jour apporte son lot de désolation, mais... il s'agit néanmoins d'entretenir le moral.

• des logements de fortune

Samedi 20 février 1915

« La cave est le refuge commun contre le bombardement. Le visiteur que vous recevez interroge avec anxiété : « Avez-vous une bonne cave... ? » Il ne s'informe pas des quelques bouteilles de vin que vous possédez mais de la solidité de la voûte qui vous abrite. La cave sert de chambre à coucher, de salle à manger, de salon, de magasin : on y a installé le cabinet de travail, le cabinet noir pour la photographie, le cabinet de toilette...

Il existe des caves pour toutes les bourses et pour toutes les conditions, depuis celle où l'on couche sur la paille, jusqu'à celles avec tapis, tentures, carillon Westminster.

Une installation comprend plusieurs compartiments, et au soupierail est accrochée une pancarte « cave garnie à louer présentement ».

Après la guerre, on regrettera l'existence souterraine que l'on méprisait et on se consolera en nous appelant « les décavés ».

• la vie des soldats à l'arrière

Jeudi 4 mars 1915

Une promenade aux tranchées est toujours réconfortante ; on y retrouve le caractère gai des poilus. Ils vous accueillent avec un sourire et un salut aimables, et se rangent pour vous laisser passer. Dans de petits gourbis souterrains, on joue aux cartes, on écrit, on travaille.

La grande occupation consiste à fabriquer des bagues avec l'aluminium des obus ennemis.

Des artistes méconnus ont décoré de gravures ou de statues, qu'ils ont dessinées ou sculptées, les façades de ce qu'ils appellent leurs « villas » : ces villas ont des noms pompeux ou familiers, plaisants même, témoins les deux qui voisinent : « Villa des sans femmes » et « villa des mâles heureux » ; voilà semble-t-il, des gaillards qui ne s'ennuient pas !

Vendredi 26 mars 1915

« Toute une partie de Sainte-Catherine* est transformée en village nègre : c'est ce que rappelle de suite au visiteur l'aspect des gourbis** de nos soldats.

Moitié sous terre, moitié en huttes de bois et de paille, on voit tout un ensemble d'habitations curieuses. Il y a les chambres très confortables des officiers, les dortoirs des troupiers, les réfectoires, la menuiserie, l'écurie, les abris de bombardements solidement couverts, le bureau des chefs de groupe avec le téléphone, la salle de lecture et d'écriture, les magasins de munitions ou d'objets militaires, etc...

Un joli petit chemin ombragé fait communiquer les divers services entre eux ; on l'a dénommé « l le sentier de la vertu », tout comme au bois de Boulogne.

Au centre, plus élevée que les autres, plus ornée, entourée de fleurs, de verdure, de bancs de charmille, une habitation luxueuse : c'est la « Villa Joffrette » où logent les sous-officiers.

Tout cela est propre, entretenu, et nos soldats y mènent une vie de joyeux troglodytes. »

• l'humour comme palliatif

Mardi 18 mai 1915

« Ce fut une distribution générale.

La place de l'église servie à l'heure du matin avec un joli trou au milieu de la chaussée.

La famille MEUNIER-RICQ servie à 3 heures.

La famille DEBRAY servie à 4 heures dans son poulailler.

La famille DELASSUS-MEHAY servie à 7 heures.

M. Achille CABARET servi à 8 heures.

Mademoiselle Louise PLOUVIEZ servie à 10 heures.

* probablement chemin des 3 Fontaines et dans le Ryonval où se trouve encore « l'arbre du Sénégalais »

** cabane en Afrique du Nord, habitation misérable

La famille DELANNOY servie à 11 heures.

La famille QUENTIN servie à l'heure de l'après-midi.

M. le Curé servi à 3 heures dans la cour.

M. Jules DEVEMY servi à 4 heures, reçoit 4 obus. Cette fois, il y a excès, M. le charlatan boche, vraiment, vous êtes trop généreux.

M. Paul MARTIN servi à 5 heures, dans son jardin.

Enfin, voici la nuit : allez dormir, M. le charlatan, n'en jetez plus : la cour est pleine....»

Samedi 5 juin 1915

« Parlons d'abord de la nuit dernière, car nous nous ne sommes pas couchés.

A 9 heures et demie, en effet, un incendie se déclarait au moulin de M. Paul MARTIN. Parmi tous les méfaits causés par le bombardement, celui-là était des plus graves, car,

depuis quelques semaines, l'autorité militaire avait choisi les bâtiments du moulin pour en faire un immense dépôt de munitions. Dans les cours et dans les pâtures, on comptait des centaines de caisses et une quantité considérable de mines. La chapelle mortuaire destinée aux militaires avait, elle aussi, dû être déménagée pour faire place aux capsules de mélinite du Génie.

On conçoit aisément que l'incendie de tant d'explosifs aurait été un désastre épouvantable pour le pays comme pour le ravitaillement en munitions.

C'est pourquoi, le bête génie se mit courageusement à l'oeuvre pour combattre le fléau et il y réussit.

Nous le pensions du moins, mais le bombardement continuait, systématiquement, vers ce quartier de Sainte-Catherine.

Un peu après minuit (l'incendie avait-il été insuffisamment éteint ? ou un nouvel obus venait-il allumer un autre foyer ?), la commune se réveillait au cri de « au feu.... au feu....) le moulin entier était en flammes et une lueur immense éclairait le ciel.



L'attelage de Paul Martin, minotier à Sainte-Catherine lez Arras
Joseph Quentin (1910)

Sans hésiter, le Général DESCHAMPS arrête la relève des tranchées et emploie tous les hommes au sauvetage des mines. C'était le plus important sauver le bâtiment est un rêve irréalisable.

On coupe cependant le toit qui sépare le moulin de la maison d'habitation, mais on oublie malheureusement d'enlever les poutres.

Le feu ne peut consumer en une nuit entière, tout ce que l'on est forcé de lui abandonner, car il n'y a pas seulement du bois, du grain, des sacs, mais encore tout ce que l'armée a entassé jusqu'à la voûte des salles : caisses de vivres, de rhum, de biscuits, de conserves, meules de foin, de paille et d'avoine et, enfin des milliers de cartouches que l'on entend crépiter en un bruit de mitrailleuses et de fusillades.

Le matin tout brûle encore, et sur la commune, le bombardement continue intense. »

Samedi 26 juin 1915

« La rafale passée, nous visitons la paroisse. Rue de Villers sur la côte, route de Lille, les toits sont sans panne, et sans ardoise. Tout est tombé sur la chaussée. La malterie est très abîmée. La sacristie de l'église est aplatie. Le séminaire est méconnaissable. »



** à droite la Mairie, actuellement la rue Corot*

Vendredi 2 juillet 1915, bilan

« Nous avons reçu sur la commune, avant le mois de mai, 7 200 obus, en mai 1915, 15 000 et en juin, environ 20 000, dont on s'en souvient, 2 500, pour la seule journée du 26. Cela fait un total de 42 200.

Le pire est encore à venir, avec le 10 juillet, l'embrasement d'une partie du village. »

L'ordre est alors donné d'évacuer la population. Seul le garde-champêtre, M. Désiré Philippe restera comme représentant de l'autorité administrative, en compagnie de quelques irréductibles.



Samedi 31 juillet 1915

On comprendra aisément que j'inscrive cette date avec émotion. Les habitants de Sainte-Catherine l'ont attendue avec appréhension et indécision. Ceux-ci veulent obéir et partent ; ceux-là nient la réelle existence des ordres et prétendent rester jusqu'à l'expulsion manu militari, d'autres enfin hésitent encore et, devant des paquets ficelés, discutent et discuteront jusqu'à la nuit.

Parmi les partant, citons le nom de M. Lenain, qui, depuis le départ de M. Bléry assure les services de la Municipalité. Notre maire, à cause de son grand âge, supportait péniblement les bombardements quotidiens et, depuis le mois de novembre 1914, il nous avait quittés, laissant le soin de la commune à l'adjoint.

Aujourd'hui que l'évacuation générale est décidée, le rôle de ce dernier est terminé, et il est naturel qu'avec sa famille il s'éloigne. Si la commune perd son chef, la paroisse disparaît aussi : M. le Curé est en effet mobilisé, curieuse coïncidence, à la date du 1^{er} août.

Après avoir serré la main des rares paroissiens, restés dans la localité, il prend la route de Boulogne sur mer, où se trouve le dépôt de la 1^{ère} section des infirmiers militaires à laquelle il est affecté. La seule autorité qui ne veut pas quitter le pays est M. Désiré Philippe, le garde-champêtre.

Avec quelques familles décidées à « tenir jusqu'au bout », il représente ce qui reste de Sainte-Catherine.

Pauvre et chère Sainte-Catherine.

Pendant un an de guerre, malgré les bombardements les plus terribles, malgré les décès que les projectiles ennemis ont causé parmi les habitants, malgré les ruines qui, chaque jour, se sont accumulées, cette commune a gardé jusque maintenant sa vie normale, religieuse, civile et commerciale.

Pendant un an, nous avons suivi, avec inquiétude parfois, mais avec confiance toujours, les péripéties de la grande lutte qui s'est menée autour d'Arras. »

4ème partie : 1916 un village fantôme

Depuis Saint Valéry sur Somme, l'Abbé Laroche envoie une lettre mensuelle pour donner des nouvelles des personnes et tenir les exilés de l'état des lieux (lors d'une permission, il a rassemblé à Paris, 21 familles sur les 32 réfugiées dans la capitale).

Voici pour conclure le compte-rendu d'une visite qu'il fait pendant l'été 1916. La concordance entre la description des paysages et leur représentation photographique donne à ce témoignage toute sa valeur.

« La croix de grés* est debout et effritée. L'entrée de la commune a moins souffert que le reste puisqu'on y voit quelques toits troués comme des écumoières et deci, deça, des façades encore droites. »



* limite paroissiale

La côte est lugubre.

Quelques immeubles sont entièrement écoulés. Des meubles, je n'en parle pas. Au sommet, les routes de Lens et de Béthune sont nettement séparées par un mur triangulaire, qui reste seul et sur lequel on lit encore : « A. Noiret, débitant »





Il complète son journal par la liste des soldats de la commune morts au champ d'honneur et le nom de tous les habitants mentionnés dans ses notes.



L'Abbé Laroche, lui-même blessé à la tête, le 30 mai 1915, par un éclat d'obus, fonde en 1919 l'oeuvre du relèvement de Sainte-Catherine et préside la coopérative de reconstruction avec le concours de la Croix Rouge Américaine.

Monsieur le professeur, William Emersson et son épouse financent l'oeuvre de consultation gratuite pour nourrissons mise en place en 1921.*

Il faut attendre le versement des dommages de guerre au milieu des années 1920 pour que les maisons et bâtiments publics soient reconstruits.

* cf livret 3 « Si Ste Catherine m'était contée 1914-1941 d'une guerre à l'autre »



Cimetière Britannique derrière la résidence les Prairies

Transcription intégrale du texte original de l'Abbé Laroche

Rédaction : Francine Casier

Illustration : Paul Delpierre

Mairie de Sainte-Catherine